

PAUL VERCHÈRES

La fausse piste



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-035

La fausse piste

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 569 : version 1.0

La fausse piste

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

Prologue

Il est rarement arrivé, dans les annales policières, que la piste indiquée par les indices et le flair des policiers ait été tellement évidente que le coupable était immédiatement découvert.

Nous parlons évidemment du cas d'un meurtre où le criminel aurait pris des précautions sérieuses pour mystifier les investigateurs.

Aussi rarement est-il arrivé qu'un homme ait eu contre lui un réseau d'indices irréfutables, qui l'envoient à l'échafaud, malgré son innocence.

L'histoire qui suit est une des plus étranges causes policières du siècle, une aventure qui faillit tourner au tragique pour un innocent.

La preuve était là, concrète, sans retour ; l'homme devait payer de sa vie pour un crime dont il était absolument innocent.

Heureusement pour lui, sa femme le supporta

dans l'épreuve.

Sa femme eut confiance en lui, et sut insuffler de cette confiance le gentleman-cambrioleur réformé, Guy Verchères, celui dont la vie entière est maintenant consacrée à la poursuite des criminels.

Guy Verchères sut trouver la vraie preuve se cachant sous la fausse, et bientôt le vrai coupable payait de sa tête le CRIME DANS LE STUDIO.

Première partie

I

Ils vivaient tous deux dans l'immense grenier d'une vieille maison du quartier bas, le quartier des artistes.

La Bohème de Métropole.

Le grenier avait été aménagé en studio, et au milieu, une cloison séparait le logis proprement dit de cette salle haute et pointue où tout le jour, Kurt Antonino peignait.

Ils vivaient tous deux, Kurt et sa femme, Éléna.

Jeunes et pauvres, ils s'aimaient immensément, et cet amour même leur était la source de courage permettant de passer à travers les heures dures.

Kurt peignait, professionnellement d'abord, pour gagner sa vie, en faisant des portraits cotés très chers, mais à raison de deux ou trois

seulement par année.

Le reste du temps, il s'adonnait à son art.

Un art transcendant, qui faisait dire de Kurt les plus belles choses dans les revues de métier, mais qui n'apportait que rarement le pain quotidien.

Mais avec les prodiges d'économie d'Éléna, et son souriant courage, on passait à travers, et on espérait les jours meilleurs.

Le studio, admirablement éclairé, était une trouvaille pour le jeune peintre.

Il admettait souvent à sa femme que sans cette salle immense, il ne pourrait peindre comme il le voulait.

Et le logis comprenait un confortable vivoir, une cuisine bien aménagée, et une chambre à coucher où il faisait bon reposer.

Le studio atteignait le comble même, tandis que le logis était plafonné.

Au-dessus du living-room et de la chambre, il y avait un grenier, où Kurt rangeait les choses dont il avait rarement besoin.

Un escalier partant du studio menait à un petit palier à mi-chemin sur la cloison, entre le plancher et le comble.

Une petite porte, ouvrant là, donnait dans le grenier.

La porte d'entrée de cet appartement pour le moins étrange était dans le studio, et ouvrait au dehors sur le dernier palier de cette maison à cinq étages.

Et là-dedans, Kurt et Éléna étaient heureux.

Affamés parfois...

Las souvent.

Quelquefois découragés, mais toujours heureux.

Ils s'aimaient.

Et à part une intense jalousie que ressentait Kurt pour sa femme, les heures auraient été merveilleuses.

Ce n'était pas une jalousie déraisonnée, cependant.

Mais Kurt n'aimait pas qu'un homme

s'intéresse trop vivement à la magnifique beauté d'Eléna.

Eléna, grande, les cheveux noirs comme jais, la bouche sensuelle et les yeux bridés comme une orientale, était la plus belle femme du quartier.

Ancien modèle, elle avait rencontré Kurt, ils s'étaient aimés, et depuis trois ans, ils vivaient une lune de miel continue...

Kurt, de son côté, un Italien de mère allemande, était cet oiseau rare : un homme aux yeux noirs et à la peau olivâtre, mais dont les cheveux frisés étaient d'un blond riche.

Lui aussi était grand, et à les voir déambuler sur la rue, on ne pouvait s'empêcher de constater comme ils faisaient un beau couple.

Ils vivaient en harmonie plus ou moins complète avec leurs voisins de la maison.

Les cinq étages comprenaient quatre locataires et un concierge.

Les Antonino au cinquième.

Sylva Jobin, un chanteur vivant seul, au quatrième.

Adolph Lesberg, un autre peintre, au troisième.

José-Feliz Carballo, un écrivain sud-américain, vivant avec sa jeune femme au premier.

Au sous-sol, le concierge, Napoléon Guindon.

Le concierge et ses six enfants, sa femme, sa sœur, deux chats, et une vieille Ford qu'il s'obstinait des heures durant à faire démarrer dans la cour...

Mais en vain.

Voilà donc les acteurs du drame.

Les acteurs et le décor.

Voyons un peu le drame lui-même, dans toute sa simplicité.

II

Un lundi, Éléna quitta le studio de son mari à trois heures.

— Je m'en vais à la matinée Pleyel, un concert par Feodor Roskin, le ténor russe. J'y vais avec Alyette et Cécile.

— Oui, petite. Tu reviens tard ?

— Je reviens vers huit heures, je suppose. Alyette veut m'amener dîner avec elle Chez Pierre.

— Bon. Alors je travaillerai cet après-midi, et je t'attends à huit heures.

Éléna quitta son mari, et partit au concert.

Il resta seul pinceaux en mains, le visage inquiet.

À huit heures, tel que promis, Éléna revint à la maison.

Dans la porte, elle trouva une note épinglée :

« Il est cinq heures, et je suis fatigué. Je vais prendre quelques consommations et je reviens vers neuf heures. »

La note n'avait rien de bien spécial.

Il arrivait souvent que l'un ou l'autre, désirant renseigner l'absent, laissait une note ainsi épinglee.

Cet échange de notes se produisait trois fois la semaine, en moyenne, et celle-ci, comme toutes les autres, n'avait donc rien de bien étonnant.

Éléna eut un sourire.

Elle arracha la note de la porte, et la mit dans sa poche.

Puis elle entra, fit de la lumière, et jeta sur un divan le long du mur du studio, son manteau et ses mitaines doublées.

Puis elle s'installa, après avoir éteint la lumière au plafond du studio et avoir allumé une lampe de côté, dans un fauteuil bas qui faisait face à la porte.

Ce coin confortable avait été aménagé pour les longues soirées où Kurt devait travailler.

Éléna, plutôt que de rester seule dans le grand studio, venait s'asseoir ici pour lire, tricoter, ou reprendre.

Elle s'installa donc, un livre sur ses genoux, et lut paisiblement durant une heure environ.

Soudain, elle se rendit compte d'un bruit.

Quelque chose tombait goutte à goutte par terre.

Distractement elle songea : « le toit coule encore, il faudra avertir le concierge. »

Mais elle se reprit avec une exclamation inquiète.

Elle venait de se souvenir qu'on était en plein cœur d'hiver, que le comble n'avait pas un brin de neige dessus, et qu'il faisait un magnifique clair de lune dehors.

Elle se leva, et passa dans le logis, à côté.

Elle chercha en vain, le bruit ne provenait pas de là.

Quand elle revint dans le studio, le bruit lui fut de nouveau perceptible.

Elle tendit l'oreille.

Le bruit venait de là !

Là ! c'était l'escalier menant au grenier...

Là, c'était la porte du grenier qui était entrouverte...

Et là, c'était le sang qui se ramassait au pied de l'escalier, sur le plancher du studio.

C'était le sang qui dégoûtait du seuil de la porte entrouverte.

Éléna réprima le cri qui lui montait dans la gorge.

Elle bondit quatre à quatre les marches de ce petit escalier.

Et elle fit de la lumière dans le grenier.

Près de la porte, le cadavre d'un homme.

Éléna avait sincèrement cru y trouver son mari.

La note lui était revenue comme un éclair... et l'allure inquiète de son mari ces derniers jours.

Mais quand elle vit que le cadavre était celui

d'Adolph Lezberg, le peintre demeurant au troisième étage, elle laissa échapper un soupir de soulagement.

Alors la femme en elle se réveilla, et poussant un grand cri, elle se précipita à toutes jambes chez le concierge.

En quelques instants, ses cris avaient alerté toute la maisonnée...

Puis la police vint...

III

Kurt revint à neuf heures et trente. Il arriva en pleine effervescence. Il monta l'escalier quatre à quatre. Et il se précipita dans le studio rempli de policiers, en criant :

– Éléna ! Éléna !

Mais quand il la vit vivante il stoppa net.

Et Éléna, qu'une affreuse pensée hantait, lui cria :

– Pourquoi as-tu fait une telle chose ?

Et Kurt balbutia en la regardant humblement :

– Je ne croyais pas que tu le découvriras si tôt...

Puis on lui dit ce qui s'était passé, on l'arrêta comme témoin important, et il baissa la tête sans rien dire.

Éléna avait reculé de dix pas en entendant son mari faire ce qu'elle estimait être une confession

du crime.

Et elle le regarda partir d'un air absolument désaxé, ne sachant plus rien, voulant pleurer, crier...

On amena Kurt Antonino aux quartiers-généraux.

– Vous avez tué Lezberg, Antonino ?

Mais il nia.

– Je n'ai tué personne.

Le médecin-légiste avait fixé l'heure de la mort à quatre heures de l'après-midi.

On offrit à Kurt :

– Prouvez que vous n'étiez pas là, et vous serez exoneré. Lezberg a été tué vers quatre heures. Où étiez-vous à quatre heures ?

Kurt Antonino haussa les épaules.

– Je suis parti à trois heures, et non à cinq heures.

– Où êtes-vous allé ?

Kurt resta silencieux.

– Où êtes-vous allé ? Si vous pouvez nous le démontrer, avec preuves à l'appui, vous êtes libre.

Kurt ne répondit pas.

– Alors, dit le policier qui faisait l'investigation, nous pouvons supposer que vous êtes coupable.

Et il continua :

– Nous savons, par les potins de la maison, que vous êtes jaloux.

Kurt sourit.

– Ne le seriez-vous pas, si vous aviez Éléna ?

Le policier sourit à son tour.

– C'est bien possible, c'est une femme d'une grande beauté.

– Alors je suis jaloux, constata Kurt Antonino.

– Vous vous êtes querellé avec Lezberg ?

– Peut-être.

– Pourquoi ?

– Les potins de la maison ne vous ont pas

informé ?

Le détective le rabroua.

– Ne prenez pas cette attitude-là. Je vous ai donné toutes les chances de vous disculper.

Antonino s'inclina.

– C'est vrai, je m'excuse. Oui, je me suis querellé avec Lezberg.

– Mais pourquoi ?

– Au sujet de ma femme.

– À quel propos ?

– Il était monté deux fois lui rendre visite durant mon absence. Il voulait sortir avec elle. Il le lui a demandé.

– Comment le savez-vous ?

– Elle me l'a dit.

– Vous constatez donc que vous êtes dans des mauvais draps, Kurt Antonino.

Le peintre fit une moue.

– Je n'y puis rien. Je n'ai pas tué Lezberg.

Le détective se pencha :

- Vous savez avec quoi il a été tué ?
 - Non.
 - Ce marteau de sculpteur, un instrument capable d'infliger de sérieuses blessures.
 - Et après ?
 - Vous êtes peintre ?
 - Oui.
 - Vous ne faites pas de sculpture ?
 - Tous les peintres en font un peu.
 - Pourquoi ?
 - Comme exercice, je suppose.
 - Vous aviez un marteau de sculpteur ?
 - Oui.
 - Votre femme a identifié l'arme du crime comme vous appartenant.
 - Bon ! Ça doit être vrai.
 - De plus, elle porte deux de vos empreintes, très distinctes. Les autres sont brouillées.
- Kurt haussa les épaules et demanda une cigarette.

On lui en offrit.

Il prit une bonne touche.

– C'est tout ?

Mais le détective n'avait pas fini.

– Nous avons trouvé, dans la main serrée de la victime, un bouton d'habit.

– Oui ?

– La même sorte qu'il y avait après votre habit.

– Ah ?

– De plus, il vous manque un bouton à la manche.

Kurt regardait par la fenêtre. Il se tourna vers le détective.

– Écoutez, votre cause est faite, vous avez des preuves qui vous semblent concluantes, alors incarcérez-moi, faites-moi un procès, pendez-moi, mais fichez-moi la paix, et que ce soit fini au plus vite.

Le détective le regarda une dernière fois.

Cet accusé lui était sympathique.

Il y avait de la franchise et une douleur immense dans son attitude.

Et, vaguement, malgré les preuves accablantes, il semblait au détective que cet homme n'était pas coupable.

C'était une impression, et ça n'était pas plus, mais il avait l'intuition certaine qu'il faisait fausse route.

Il déclara une fois de plus :

– Mais si vous pouviez nous dire ce que vous avez fait cet après-midi, tout serait si simple... Kurt expliqua d'une voix lasse.

– Je suis sorti, et j'ai fait quelques courses...

– Où ?

– Je ne me souviens plus.

– Et ensuite ?

– À cinq heures, je suis entré au bar de l'Étoile, et j'ai bu.

Le détective s'installa au téléphone, et en quelques minutes, il parlait au propriétaire du bar

de l'Étoile.

- Connaissez-vous Kurt Antonino, le peintre ?
- Certainement.
- Était-il dans votre établissement, cet après-midi ?
- Oui.

Le visage du détective s'éclaira.

- À quelle heure ?
- Il est arrivé à cinq heures.
- Ah ?
- Il est reparti vers neuf heures.

Et il ajouta :

- Il a bu tout seul. Il avait l'air inquiet, troublé.
- Merci beaucoup...

Le détective raccrocha.

- Kurt Antonino, ça va mal pour vous.
- Oui ?
- Vos déclarations sont confirmées... excepté pour cette période de temps entre votre départ de

la maison et votre arrivée au bar de l'Étoile.

Kurt éteignit sa cigarette dans le cendrier.

Le détective se pencha.

– Écoutez, Antonino, si par exemple il s'agissait d'une femme, dites-moi la chose, je vérifie, et ni vu ni connu, je vous libère.

– Pourquoi faire ça pour moi ? dit le peintre.

– Parce que vous m'êtes sympathique.

– Je regrette, fit Kurt, mais je ne puis rien vous dire. La situation me le défend.

Le détective cria :

– Mais vous préférez donc être pendu ?

Kurt eut un sourire triste.

– Que voulez-vous, la police a besoin d'un coupable. Je le suis, au dire de la police. Que voulez-vous donc que je fasse de plus ?

– Mais je vous offre toutes les chances au monde de vous disculper. Vous dites que vous êtes parti de chez vous vers trois heures. Prouvez-le, prouvez que vous êtes allé à un endroit défini... et vous êtes libre...

Mais Kurt ne répondit plus.

Il tomba dans un silence indifférent.

Et quelques minutes plus tard, le détective rugissait.

– Amenez-le ! Coffrez-le !...

IV

L’alibi de Kurt existait.

Et pourtant, il ne valait rien.

C’était un enchaînement de circonstances.

Quelques jours avant le crime, pendant qu’Éléna était sortie, le téléphone avait sonné.

Kurt y avait répondu :

– Allô !

– Kurt Antonino, le peintre ?

Une voix féminine. Une voix magnifique, aux sonorités chaudes et prenantes.

La voix intéressa Kurt.

– Oui, c’est moi ! Qui parle ?

Un rire chaud, sympathique, exotique, remplit l’appareil.

– Est-il nécessaire que vous le sachiez ? C’est une admiratrice ?... J’aime votre talent, la couleur

que vous créez.

– Je vous remercie beaucoup.

– Et savez-vous, votre voix aussi m'intéresse...
J'aimerais causer avec vous plus longuement.

– Dites-moi votre nom...

– Non. Mais je vous donnerai une adresse, et
si cela vous intéresse, venez me voir.

Elle lui donna une adresse dans la ville haute.
Un appartement.

Kurt lui demanda :

– Y a-t-il un temps spécial ?

– Non. Je vis seule. Vous pouvez venir
n'importe quand.

– Disons lundi ?...

(On était au vendredi).

– Lundi après-midi, à quatre heures. Ça vous
va ?

Kurt, emballé par cette voix, par ce ton, cette
chaleur.

– J'y serai.

– Et je puis assurer, de femme à homme, et de femme comme moi, ce qui est encore mieux, que vous ne le regretterez pas, Kurt Antonino. Vous serez longtemps avec moi... très longtemps.

Kurt était un artiste.

Il en avait l'imagination enflammée.

Il oublia momentanément sa belle Éléna...

Il accepta le rendez-vous avec l'inconnue, et ferma l'appareil.

Il savait que lundi, ce serait la sortie d'Éléna.

Il se promettait donc d'en profiter.

Il en profita.

Mais quand il sonna à l'adresse donnée, il n'y eut pas de réponse.

Il revint en ville vers cinq heures, et se rendit au bar de l'Étoile.

Voilà pourquoi il ne pouvait donner cet alibi invraisemblable, d'abord parce qu'on ne le croirait pas.

Et ensuite parce qu'en le disant, il enlevait la dernière consolation de sa femme.

Autant avaler sa pilule.

Mais Kurt aurait pu crier à la pensée que s'il n'avait pas accepté le rendez-vous avec la femme, il n'y aurait pas eu de studio vide.

Et pas de studio vide, pas de cadavre.

Pas de cadavre...

Ce soir-là, Kurt ne dormit pas...

V

Dans son bureau, le sergent Pomerleau fit venir l'inspecteur Belœil, son chef.

– Je vous ai fait descendre ici parce que j'ai tous les exhibits ici.

– Et ?

– Et, je ne sais plus quoi faire.

– À quel propos ?

– Bien, voici. J'ai toutes les preuves que le crime a été commis par Kurt Antonino.

– Le meurtre du peintre Lezberg ?

– Oui.

– As-tu arrêté Antonino ?

– Certainement.

– Et tu ne crois pas qu'il est coupable ?

– Écoutez, ce n'est qu'une intuition, mais je crois pouvoir affirmer que cet homme-là cache

quelque chose, qu'il n'a rien eu à voir avec cette affaire.

- Peut-être cache-t-il quelqu'un ?
- Peut-être. Mais qui ?
- Sa femme ?
- Sa femme a un alibi absolument parfait pour l'heure du crime.
- Alors, je ne sais pas, moi. Que veux-tu que je fasse ?

Le sergent Pomerleau était songeur.

- Ce qui me renverse, c'est que je lui ai donné toutes les chances au monde de se disculper.
 - Il n'a pas mordu ?
 - Il a presque ri de moi.
- Belœil mâchait son cigare.
- Voilà qui est étrange.
 - C'est bien étrange en effet. Je n'ai jamais vu ça.
 - Il n'avoue pas le crime ?
 - Non. Il nie avoir tué Lezberg.

- Et pourtant il ne se défend pas ?
- Il refuse toute opportunité de se défendre.

Beloëil se leva du fauteuil où il était assis.

- Laisse-le faire, mon vieux. Laisse-le aller jusqu'au procès... Il changera peut-être d'avis alors.

VI

Mais au procès, Kurt fut impassible.

Il écouta sans broncher les dépositions.

– Oui, j'ai entendu Antonino se quereller avec Lezberg à deux reprises.

– À quel sujet ?

– Antonino reprochait à Lezberg de trop s'intéresser à sa femme, Éléna Antonino.

Les jurés se regardèrent.

Le mobile était établi.

Puis on amena la preuve du bouton.

L'avocat de la poursuite hurla dans la salle d'audience :

– Voilà la preuve incontestable que Kurt Antonino a lâchement assassiné Adolph Lezberg. Ce bouton, qui manque à la manche de Kurt Antonino, a été trouvé dans la main fermée

d'Adolph Lezberg... La voilà, votre preuve !

Et l'avocat brandit le bouton, que le greffier passa ensuite aux jurés, le leur montrant, un par un...

On expliqua ensuite les empreintes...

Et une fois de plus les jurés se regardèrent.

Puis on amena José-Feliz Carballo.

– Vous habitez la même maison que la victime habitait, et que l'accusé habite ?

– Oui.

_.. – Vous connaissez bien les deux ?

– Oui.

– Où étiez-vous l'après-midi du crime ?

– À mon appartement.

– En vos propres mots, dites-nous ce que vous avez entendu ?

– J'ai distinctement entendu monter Lezberg. Il allait à l'appartement d'Antonino.

– Pourquoi ?

– Y rencontrer Éléna.

– Avait-il été invité ?
– Oui.
– Comment le savez-vous ?
– Lezberg était mon ami. Il m'a montré une note, signée du nom d'Éléna Antonino, l'invitant à la voir durant l'absence de son mari.

Kurt bondit :

– Ce n'est pas vrai.

Il se rassit, et ses yeux rencontrèrent ceux d'Éléna, assise avec les avocats de la défense.

La belle femme fit un signe imperceptible à son mari.

Il la comprit, car un sourire joua sur ses lèvres, et il resta silencieux.

Le juge finit sa semonce.

– Je ne veux plus de ces démonstrations. Si l'accusé a quelque chose à dire, qu'il le fasse lorsqu'il sera à la barre des témoins !

Puis il conclut :

– Procédons...

Le procureur de la couronne s'avança.

– Témoin Carballo, continuez.

– Je dis que j'ai entendu monter la victime Lezberg.

– Avez-vous entendu descendre Éléna Antonino, la femme de l'accusé ?

– Non.

– Et l'accusé ?

– Non. Je ne pourrais jurer pour Éléna, car à l'heure où elle prétend avoir sorti, j'étais à prendre une douche. Je n'aurais donc pu rien entendre, mais à partir de deux heures trente, j'ai écouté.

– Pourquoi ?

– Je voulais savoir si Lezberg irait.

– Et c'est la seule personne qui soit montée cet après-midi-là ?...

– Non.

– Que savez-vous de plus ?

– Je sais que Lezberg se sentait menacé. Il

avait acheté un révolver.

– Pourquoi ?

– Il m'a dit qu'il avait peur d'Antonino.

– Où est ce révolver ?

– Je crois que c'est celui-ci.

L'avocat marcha vers la table des exhibits.

Il souleva l'arme qui avait été trouvée, chargée, près de Lezberg, mort.

– Celui-là ?

– Oui, je le crois.

L'avocat le montra au juge, puis il se tourna vers le jury.

– Messieurs. Cette arme avait été apportée par Lezberg, probablement pour se défendre, mais il a été lâchement attaqué par en arrière, et il n'a pu s'en servir.

À ce moment, Éléna Antonino causa toute une sensation.

Elle se leva debout.

– Puis-je avoir le numéro de série de cette

arme ?

Ce fut le tollé général.

Un greffier cria : « Silence ! »

Le juge tonna à Éléna de se rasseoir, et deux policiers de factions convergèrent vers la jeune femme.

Mais Éléna cria :

– Les rapports de ces procédures sont du domaine public. J'ai le droit de poser la question que je pose.

L'avocat de Kurt se leva, après avoir consulté son collègue, et imposa le silence.

– Cette femme a raison. Malgré l'importance du numéro de série, on prend la parole du témoin que c'est là le révolver acheté par Lezberg. J'exige qu'on enregistre au rapport du greffier le numéro de série de cette arme.

Le juge frappa plusieurs fois de sa mailloche, pour obtenir le silence après la sortie de l'avocat.

– Inscrivez le numéro de série aux minutes du procès.

Et le procès se continua.

Sur ce ton.

Et avec cette attitude envers l'accusé.

Le sergent Pomerleau, assis non loin d'Éléna, secouait sa grosse tête d'un air découragé.

Il avait soigneusement pris note des déclarations du témoin José-Feliz Carballo.

Quand celui-ci eut terminé, il sortit doucement...

Après deux jours d'interrogatoires, de contre-interrogatoires, on en était rendu à cette conclusion :

Kurt Antonino avait été trouvé coupable vingt fois. La preuve était accablante.

Aussi, lorsque le jury se retira, il ne fut que dix minutes parti, et revint porteur d'un verdict, personne ne fut surpris d'apprendre que Kurt était déclaré coupable de meurtre au premier degré.

Le juge se leva, posa sur sa tête la barrette sombre, et de sa voix la plus grave, prononça la sentence de mort.

Deuxième partie

Guy Verchères

I

Éléna passa une nuit terrible.

Une nuit de désespoir.

Au fond d'elle-même, elle savait maintenant que Kurt n'était pas coupable.

Elle le savait, et elle savait que certains avaient menti, mais elle ne pouvait le prouver.

Au matin, assez à bonne heure, la sonnette retentit.

Éléna, les cheveux défaits, et belle malgré tout, se rendit ouvrir.

– Oui ?

Elle avait reconnu le sergent Pomerleau, mais elle ne connaissait pas celui qui l'accompagnait.

Il faut dire que le sergent Pomerleau était ici sur l'ordre même de Théo Belœil, qui, après avoir pris connaissance des déclarations du sergent, lui avait enjoint d'aller chercher un certain type, et

de l'amener chez Éléna.

Un certain type qui se nommait... dit le sergent à Éléna :

– Guy Verchères. Vous en avez entendu parler ?

Qui n'avait pas entendu parler de Guy Verchères, ce gentleman-cambrioleur de haut luxe, réformé maintenant, et combattant le crime de toutes ses forces.

Éléna Antonino inclina la tête.

– Je le connais de réputation. Bonjour monsieur Verchères.

Le sergent demanda :

– Est-ce que nous pouvons entrer ?

– Certainement.

Une fois dans le studio, le sergent se tourna vers la jeune femme éplorée.

– Si je vous disais que je viens ici avec un rayon d'espoir pour vous ?

Éléna éclata en sanglots.

— Je vous assure, madame, déclara Guy Verchères, que mon copain le sergent Pomerleau a parfaitement raison.

La belle femme releva la tête et fit un geste découragé.

— Je sais que tout est fini, maintenant. Pourquoi me faire miroiter de l'espoir devant les yeux...

Guy protesta.

— Je vous assure, madame, que c'est exact.

— La loi des hommes, la justice si juste, vient de déclarer mon mari coupable d'un crime qu'il n'a pas commis. Que voulez-vous que je fasse maintenant ?

Mais Guy prit la jeune femme par le bras, la conduisit jusqu'au fauteuil, puis vint s'asseoir à ses côtés.

— Écoutez-moi. Nous croyons que le vrai criminel a essayé de trop jouer ses atouts, et en ce faisant, il s'est presque déclaré.

— En êtes-vous certain ?

– Je crois que oui.

– Vous pourriez retracer le vrai meurtrier de Lezberg ?

– Je crois sincèrement que nous pouvons faire ça.

Éléna lui prit la main.

– Vous ne savez pas combien je vous serais reconnaissante.

Guy alluma une cigarette.

– Votre mari a été condamné sur une série de preuves de circonstances. Elles devenaient malheureusement, dans l'ensemble, un terrible réquisitoire contre lui, mais mon ami le sergent Pomerleau a relevé des choses qui ne marchent plus, et voici que nous tenons une piste.

Éléna releva la tête.

– C'est donc pour ça que vous m'avez demandé de me lever en cour, et d'exiger le numéro de série de ce revolver ?

– Parfaitement, c'était le seul moyen de le connaître.

– Et c'était important ?

– Oui, très important.

Il se leva.

– Maintenant, vous allez me dire quelque chose. Est-il vrai que vous avez écrit une note à Lezberg lui demandant de venir vous voir ici lundi après-midi ?

– Absolument pas. Je savais depuis deux semaines que je devais assister au concert Pleyel.

– Bon. Et votre mari, aurait-il écrit cette note ?

– Non, j'en suis certaine.

– Comment en êtes-vous certaine ?

– Parce que mon mari, s'il avait eu quelque chose à régler avec Lezberg serait descendu à son appartement, et lui aurait cassé la gueule.

– Vous êtes certaine de ça ?

– Je connais mon mari.

– Et il n'aurait pas fait monter Lezberg ici ?

– Certainement pas.

Guy jouait avec sa cigarette.

Il se la roulait entre les doigts, en regardant Éléna Antonino.

– Je ne veux pas vous créer d’illusions qui pourraient soudain se dégonfler, mais je crois que le filon le plus important est celui-ci. C’est la base de notre revirement d’opinion quant à votre mari. La note qu’il a écrite.

– Oui ?

– Cette note sonne faux dans toute l’affaire. Si elle n’est pas de sa main, il y aurait une raison... Mais si elle est de sa main, pourquoi l’aurait-il écrite ?... Cette note le fixe ici même à l’heure du crime. Et comme les empreintes sont brouillées pour la plupart, et que le crime a été commis avec une certaine astuce, alors pourquoi la note ? Ce serait une bourde monumentale... Et je crois plutôt, qu’au lieu d’être une bourde, cette note servait bien le VRAI criminel... il l’a laissée pour cette raison. Et, en conséquence, je ne crois pas votre mari coupable.

Éléna le regarda :

– Soupçonnez-vous quelqu’un ?

Éléna eut un cri sauvage, allant bien avec son tempérament.

– Oui !

– Qui, madame ?

– José-Feliz Carballo !

Guy Verchères posa sa main sur le bras de la jeune femme...

– Nous verrons bien.

Puis, suivi du sergent Pomerleau, il prit congé.

II

Le travail n'était pas facile.

Et en entreprenant cette besogne, Guy Verchères n'avait pas choisi la moindre.

Il lui faudrait une preuve incontestable, pour réussir à faire rouvrir le procès.

Mais il avait des indices sérieux.

D'abord la note.

Puis les étranges déclarations de José-Feliz Carballo.

Le revolver.

Pourquoi cette affirmation au sujet du revolver.

Et le sergent-Pomerleau rappelait à Guy Verchères l'insistance que Carballo avait mise, pour dire en cour que Lezberg avait acheté ce revolver.

Et Verchères fit remarquer à Pomerleau :

– Je trouve drôle cette insistance, quand le revolver n'est même pas l'arme du crime.

– Voilà ce qui me frappe, moi aussi...

Verchères tout à coup se frappa la tête.

– J'y pense ! Je pense à quelque chose !

Entraînant le sergent, ils hélèrent un taxi, et en dix minutes, Guy Verchères était au bureau de l'enregistrement des armes, où les ventes de l'année sont consignées.

Ils fouillèrent.

Le papier portant le numéro devant eux.

Ils fouillèrent à travers les rapports de ventes.

Cela dura deux bonnes heures.

Ils étaient pour donner leur langue au chat, quand, tout à coup, le sergent lança un whoop ! de joie.

– J'ai trouvé ! Voici !

La transaction était là, en blanc et noir.

La preuve, enfin ! Ils étaient sur une bonne

piste.

Une vente était enregistrée.

Pour un .38 portant le numéro 2473980-78.

Vendu par le regrattier Samuel Leibovitz.

À MONSIEUR JOSE-FELIZ CARBALLO.

— La voilà, la raison, sergent ! cria Verchères.

Il frappa un grand coup sur le comptoir de métal.

— La raison pourquoi Carballo indiquait tellement l'arme trouvée près du cadavre comme étant celle de Lezberg !

Il devint songeur.

— Je vois ça comme ceci.

« Lezberg monte l'escalier. Carballo le voit monter. Il le voit d'autant plus qu'il le surveille.

« Carballo savait qu'Éléna allait au concert. Il avait fait téléphoner à Kurt par une amie. Le mystérieux téléphone dont Kurt nous a parlé ce matin, sous couvert du silence.

« De plus, Lezberg tenait dans ses mains une

note écrite par Carballo, et convoquant Lezberg à un rendez-vous avec Éléna.

« De cette façon, voici le plan de Carballo. Kurt Antonino est « absent », parti à son rendez-vous mystérieux. Éléna est au courant. Lezberg monte chez Kurt. Carballo le suit...

Le sergent approuva de la tête.

- Formidable.
- Maintenant, il s'agit de prouver ça.

Il prit le bras de Pomerleau.

- Nous allons le prouver.
- Mais comment ?
- Je ne sais pas.
- Alors, ça ne marche plus ?

– Si, ça marche. Seulement, il y a bien des façons de prouver la culpabilité de Carballo. Je ne sais laquelle choisir.

- Et quel est votre plan, monsieur Verchères ?
- Je vais, je crois, revenir à mes anciennes amours.

– Comment ça ?

– Je vais cambrioler l'appartement de Carballo.

Le sergent fit un geste de protestation.

– Moi, je ne peux pas vous suivre !

– Non, je sais. Mais moi, j'y vais.

– Bon. Quand ?

– Je ne sais pas. Je vais commencer par faire sortir Carballo de son logis.

– Comment allez-vous faire ?

– Vous allez voir, mon bien-aimé sergent.

Ils entrèrent dans un magasin de cigarettes.

Verchères mit un cinq sous dans la boîte...

Il signala.

– Monsieur Carballo ?

– Oui.

– Ici Théo. Belœil de la sûreté.

Le sergent Pomerleau étouffa de rire.

– Belœil va vous tuer, monsieur Verchères !

Guy lui fit signe de se taire.

– Oui, Belœil de la sûreté, nous aimerais vous voir au sujet de l'affaire Antonino.

– Mais cette affaire n'est pas finie ?

– Un petit détail à régler. Le greffier a oublié certains points de votre déposition, et nous aimerais que vous nous les donnez de nouveau pour les consigner aux archives.

– Bon, c'est bien, je descends immédiatement.

Guy Verchères ferma l'appareil.

– Pas de temps à perdre, sergent, il part tout de suite.

– Entendu... Et, souvenez-vous que je ne prends aucune responsabilité pour ce... cambriolage.

– Non, bien entendu.

Guy Verchères se hâta vers l'appartement de Carballo.

III

Il eut tôt fait de forcer la porte.

Avec sa mince bande d'acier flexible, il poussa le déclic de la serrure, et la porte s'ouvrit comme par enchantement.

Ses recherches se dirigèrent immédiatement vers le panier à papier près d'un pupitre, dans l'entrée.

Ce qu'il cherchait n'était pas là.

Puis il courut presque jusqu'à la garde-robe.

La penderie.

Une douzaine d'habits étaient pendus là.

Guy Verchères, de ses mains expertes, « fit les poches ».

Il dut passer une dizaine de vestons avant de trouver.

Puis il tenait dans ses mains.

Un petit papier soigneusement plié.

Une note.

« Adolph : Soyez chez moi, lundi après-midi à quatre heures. Je vous attendrai. Je serai seule. Vos désirs seront comblés. »

Et c'était signé « Éléna. »

Guy Verchères se rendit de nouveau au pupitre.

Mais cette fois, c'était autre chose qu'il cherchait.

Cette fois, c'était un échantillon de l'écriture de Carballo.

Il en trouva plusieurs et les mit dans sa poche.

À ce moment, il eut la sensation que quelqu'un respirait derrière lui.

Il se retourna d'un coup sec.

Carballo était dans la porte.

– Ah, c'était donc ça, le téléphone truqué ?

Il parlait avec un léger zézaiement.

Ce qui ne zézayait pas, c'était le révolver dans

son poing.

— J'ai pensé que quelque chose était louche quand l'inspecteur Belœil m'assura n'avoir pas téléphoné. Je suis revenu ici en vitesse.

Guy Verchères eut un petit sourire.

— Je vois ça, que vous êtes venu en vitesse.

Guy Verchères était revenu de sa première surprise.

Il fit signe à Carballo.

— Entrez donc, cher monsieur, vous êtes chez vous.

Carballo entra, et repoussa la porte avec son pied.

— Oui, je suis chez moi, et vous allez m'expliquer ce que vous y faites, chez moi.

— Certainement, et ça ne sera pas bien long.
Allons dans le vivoir.

Il précéda Carballo.

Guy était absolument maître de lui-même.

Il savait que, légalement, Carballo avait

parfaitement le droit de le tuer là.

Mais il savait aussi que si Carballo n'avait pas tiré d'abord, il ne tirerait pas maintenant.

Le bonhomme n'avait pas la conscience tranquille, et il était beaucoup trop curieux de savoir ce que venait faire là cet inconnu.

Guy se choisit un fauteuil, s'y installa, alluma une cigarette.

Carballo resta debout près de la porte, le regard sombre, examinant Guy Verchères.

– Parlez ! Expliquez-vous ! Que faites-vous ici ?

Guy eut un geste vague.

– Je venais... confirmer mes soupçons.

– Quels soupçons ?

– Les soupçons que j'avais... Vous avez tué Lezberg, vous avez fait passer la chose sur le dos de Kurt Antonino, pour vous venger de l'indifférence d'Éléna.

Carballo riait à gorge déployée.

– Vous êtes complètement maboule, cher

monsieur.

– Pensez-vous ? dit Guy.

– Moi, avoir tué Lezberg ? Mais c'était mon meilleur ami...

Verchères rit aussi, mais plus sûrement...

– Voilà qui va vous surprendre. Avant de monter ici, j'ai causé avec le concierge. C'est ce qui m'a retardé d'ailleurs...

– Et ?

– Dommage que personne n'ait songé à l'interroger, ce type-là...

– Expliquez-vous.

– Il m'a rapporté trois violentes querelles entre vous et Lezberg. L'une d'entre elles fut assez violente pour que le concierge vienne vous séparer. Apparemment vous vous apprêtez à tuer Lezberg.

– Et puis après ? Nous étions ivres.

– Ce qui ne veut rien dire.

– C'est tout ce que vous avez à offrir comme preuve ?...

— Oh, non, non, non !... J'ai autre chose. J'ai la preuve qui retourne toutes les autres preuves, jusqu'ici pointant vers Kurt, vers vous...

Carballo, d'un geste vif, affermit la visée de son révolver sur Guy.

— Donnez-la, cette preuve.

Guy examinait la pièce d'un air indifférent...

Il avait soudainement besoin de tuer quelques secondes.

Il en avait un fort besoin...

Il se leva.

— Carballo ! J'ai trouvé la note que vous avez envoyée à Lezberg, écrite de votre main, et signée du nom d'Éléna. La note convoquant la victime à l'appartement de Kurt, pour quatre heures.

— Hein ?

— Oui, je l'ai ici, dans ma poche...

— Non ?

— Je ne vous la montrerai pas. Mais je l'ai tout de même.

– Vous voulez me faire parler, dit Carballo.

– Je ne crois pas, répondit Guy Verchères, je ne crois pas que j'essaie de bluffer. J'ai maintenant trop de preuves contre vous pour bluffer... pour avoir besoin de bluffer !...

Carballo regardait Guy Verchères.

Son regard rapetissait...

Guy Verchères eut un mouvement de la paupière.

Un imperceptible mouvement... ou presque.

Carballo s'assit brusquement, le revolver bien pointé, mais les épaules affaissées.

– Eh bien, oui... c'est vrai.

– Vous avez tué Lezberg ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– Parce que je voulais me débarrasser de lui, et ensuite me débarrasser de Kurt Antonino.

– Vous avouez le crime ?

– Oui.

– Il fut commis de la manière que j'avais prévu ?

– Oui.

Carballo eut un geste las.

– Seulement, ne faites pas ce visage, cher ami. Vous me tenez, et tout de même, vous ne me tenez pas.

– Comment ça, demanda Guy ?

– Parce que, dans quelques secondes, vous deviendrez ma deuxième victime. Et ensuite, je disparaîs.

Guy eut un sourire railleur.

– Vous croyez donc POUVOIR disparaître ?

– Certainement.

– Je vous souhaite de la chance.

– J'en possède un assez bon quotient.

Carballo se leva.

– Si vous connaissez des prières utiles, pour un moment comme celui-ci, allez-y, vous en avez besoin.

Il marcha de long en large dans la pièce.

Il avait le front plissé...

Mais tout de même, il ne perdait pas Guy Verchères de vue un seul instant.

Guy, de son côté, bien enfoncé dans le fauteuil, fumait sa cigarette silencieusement.

Puis il parla.

— Je me doutais de quelque chose dès que le sergent Pomerleau m'a donné un compte-rendu de votre déposition, en cour.

« J'ai tiré mes déductions.

« Vous étiez le suspect le plus logique. Ce matin, je suis allé voir Kurt Antonino, avant de voir sa femme. Il m'a confié ce qu'il croyait être un secret. Cet appel venant d'une femme, et qui le forçait à sortir de son appartement...

« Je compris aussitôt qu'un complot avait été ourdi.

« Vous étiez un comploteur idéal.

« Je suis venu ici, après avoir déduit, d'après la note qui était VOTRE grande erreur, la note dans

la porte de l'appartement de Kurt...

Carballo interrompit sa marche, et regarda curieusement Verchères.

– Quelle note ?

– Vous ne l'avez pas vue ?

– Non.

– Dommage que la police n'y ait pas pensé avant.

– Expliquez-vous !

– Cette note indiquait que Kurt était chez lui à quatre heures. Comment concevez-vous qu'un criminel ait pu ainsi se nouer la corde au cou ? Ce fut la première réaction que j'eus... et vous voyez que j'avais raison.

Carballo eut un sourire narquois.

– Je n'avais pas vu la note. Lezberg est entré le premier. Il a laissé la porte ouverte, je n'ai pas vu la note.

Verchères se croisa les mains.

– Ironie du sort, n'est-ce pas ? Si vous aviez vu la note, vous l'auriez enlevée, n'est-ce pas ?

Carballo eut une réponse surprenante.

– Oui, je l'aurais enlevée, et je l'aurais remplacée par une autre.

– Pourquoi ?

– Pour que Kurt semble moins s'y fourvoyer.

– Et qu'elle soit incriminante tout de même.

Il arma son révolver d'un sec déclic.

Guy se leva.,

– Si ça ne vous fait rien, je préférerais mourir debout.

Mais il ne laissa pas le temps à Carballo de répondre.

Il bondit en criant.

– Pomerleau !

Et le sergent Pomerleau bondit aussi de sa cachette derrière une draperie.

Carballo tira, mais Pomerleau fut plus rapide que lui, et sa balle alla percer le poignet de Carballo qui lâcha son révolver avec un cri sauvage.

Verchères sauta sur l'Espagnol, et le maîtrisa,

Deux instants plus tard, Carballo l'assassin était assis dans un fauteuil, amorphe et tenant d'une main son poignet sanglant.

Verchères était au téléphone.

– Belœil ? En vitesse, prends l'adresse en note.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Viens, tu verras.

Et il lui dicta rapidement l'adresse de Carballo.

Puis Verchères téléphona à Éléna.

– Madame Antonino ? J'ai de bonnes nouvelles pour vous.

– Oui ?

– Nous tenons, le sergent Pomerleau et moi, le véritable meurtrier de Lezberg.

– Oh !... Ainsi... ainsi...

– Votre mari sera libre dès que l'inspecteur Belœil aura téléphoné son rapport.

– Et quand cela sera-t-il ?

Verchères se mit à rire.

– Voyons, voyons, un peu de patience... que diable !

Éléna riait à l'autre bout du téléphone.

– C'est bon, je serai patiente. Est-ce que vous avez besoin de moi ?

– Oui. Descendez.

Il raccrocha, et appela un médecin dans un nouvel appel.

– Je vous donne une adresse. C'est un cas d'urgence. Police qui parle. Un homme a été tiré d'une balle au poignet.

IV

Une demi-heure plus tard, un imposant groupement de gens occupait l'appartement de Carballo.

Belœil était là.

Belœil et Guy Verchères, et le sergent Pomerleau.

Cinq ou six policiers de l'escouade des homicides.

Plus Éléna Antonino.

Carballo, toujours affalé dans un fauteuil, se laissait panser le poignet par un médecin venu d'urgence.

Belœil écouta religieusement toute la théorie de Verchères.

Le sergent Pomerleau y ajouta.

– C'est vrai. J'étais là quand Carballo a avoué.

Belœil se grattait la tête.

– Ça marche, tout ça, mais je vais me permettre une petite question, Guy.

– Vas-y ? Où y'a d'la gêne...

– Y'a pas d'plaisir, termina Belœil... Voici : la question du bouton trouvé dans la main fermée de Lezberg ?

Verchères rougit.

– J'avoue que j'avais oublié ce détail.

Il marcha vers Carballo.

– Vous pourriez peut-être nous le dire, vous, le secret de ce bouton de manche de veston ?

Carballo se mit à rire doucement.

– Je pourrais, si je voulais, ne pas vous répondre, mais je serai bon prince. Je l'avais trouvé sur le palier devant la porte de Kurt.

– Et qui vous a dit que c'était son bouton ?

– Quelques jours plus tard, j'ai remarqué qu'il lui en manquait un à la manche de son veston.

– Vous avez déduit que...

– J'ai fait la comparaison mentale, coupa Carballo, et j'ai décidé que c'était le même. Je l'ai gardé à tout hasard, au cas où ça me servirait.

– Pour incriminer Kurt ?

– Peut-être.

Éléna marcha sur Carballo, les mains prêtes à égratigner.

Mais Verchères lui saisit les bras, et la retirant.

– Madame Antonino, du calme. La justice va se charger de punir notre homme.

Il sourit narquoisement.

– À part ça que la justice, elle, va vous le faire attendre quelques mois dans une cellule, histoire de le faire réfléchir sur son crime.

Les policiers, maintenant que le médecin avait fini, prenaient des empreintes.

Carballo se laissait faire.

Il souriait...

Belœil s'approcha de lui.

– Nous avons une sténographe ici, êtes-vous

consentant de faire une confession écrite, que vous pourrez signer ?

Carballo inclina la tête.

– Certainement.

Et durant une heure, les auditeurs stupéfaits entendirent Carballo décrire comment il avait préparé son crime durant de longs mois.

Comment il avait étudié chaque détail.

Préparé à toutes les éventualités.

Avec un sang-froid brutal, il expliqua la façon dont il avait incriminé Kurt Antonino.

Cela le débarrassait de ce mari gênant...

Tout en libérant Éléna...

Une préméditation absolue, un crime accompli de sang-froid, un plan magistral.

« Toi, pensa Verchères, tu vas écoper de la corde, pour avoir tué avec aussi peu de remords de conscience ! »

Et Carballo termina son récital en signant la confession d'un paraphe écrit d'une main ferme, ne tremblant aucunement.

Puis il se leva, et demanda à Belœil d'aller à la chambre de bain.

Belœil alla voir cette pièce d'abord.

Elle était sans fenêtre, et ouvrait sur un hall entre la cuisinette et le living-room.

Bon prince, il accorda permission.

Au bout de dix minutes, Carballo n'était pas sorti.

Au bout de quinze minutes, il était toujours là.

Belœil décida d'aller voir.

La porte n'était pas verrouillée.

Et sur le plancher, devant le lavabo, gisait le cadavre de José-Félix Carballo, qui s'était suicidé en absorbant une forte dose de cyanure de potasse contenu dans une petite armoire au-dessus du lavabo.

Ainsi se termina ce crime où un innocent faillit payer de sa tête la vengeance astucieuse d'un soupirant à la main de sa femme.

Verchères eut une oraison funèbre délicieuse...

– Il est mort comme il a vécu... sur le ventre.

Éléna frissonna en voyant le cadavre, puis, de sang chaud qu'elle était, elle cracha sur le cadavre.

Épilogue

Deux jours plus tard, Kurt Antonino sortait de prison.

Libre de nouveau, et sauf.

Sa femme l'attendait.

Mais elle n'était pas seule.

Guy Verchères, enfoncé dans un fauteuil comme il est de son habitude, attendait Kurt pour l'accueillir.

Il avait un petit conseil à lui donner.

– Je suis heureux que vous vous en soyez tiré, Kurt.

– Merci beaucoup.

– Surtout du fait que la chance vous a particulièrement souri.

– Je le constate.

– Sans la conviction du sergent Pomerleau,

vous étiez un homme pendu...

Kurt s'épongea le front.

– Je lui dois beaucoup.

Mais Verchères n'avait pas fini.

– Je ne vous demanderais qu'une chose, monsieur Antonino, je voudrais que toute cette aventure vous serve de leçon.

– Comment ça.

– Au cours de mon investigation, j'ai découvert beaucoup de petites choses.

« Je n'en ai pas fait mention, parce que, avant tout, le temps pressait, mais vous avez une tendance à être jaloux...

– Jaloux ?

– Oui.

Éléna se joignit à Verchères.

– Tu es jaloux, Kurt, et sans raison, je te l'assure. Si des hommes me font la cour, ne t'en occupe pas. Ce qui serait pire, c'est que j'accepte leurs avances.

Kurt eut un geste de dénégation.

– Mais je t'assure, Éléna ! Je vous assure, Verchères... !

– Ne m'assurez rien, Kurt. Les faits sont là pour confirmer mes dires.

– Mais...

– Alors, soyez moins jaloux, et aimez bien votre femme. Elle est admirable, et mérite toute votre admiration.

– Je le réalise, Verchères.

Guy se leva.

Il montra du doigt la tache de sang sur le plancher, au pied de l'escalier menant à la soupente aérienne.

– Vous voyez cette tache de sang ?

– Oui.

– J'ai suggéré à votre femme de ne jamais la laver, la faire disparaître.

– Pourquoi ?

– Pour que jamais vous n'oubliez que si vous

n'avez pas été trop jaloux, Carballo n'aurait pas été en furie contre vous, il n'aurait pas tué Lezberg, et vous n'auriez pas été condamné à être pendu...

Kurt baissa la tête humblement.

– J'ai compris, Verchères... j'ai compris...

– Et maintenant, je vous quitte. Adieu, les jeunes heureux, et je vous souhaite de vous aimer encore longtemps... toujours si possible...

Et il quitta, le cœur léger, les deux heureux qu'il avait faits.

Vous croyez qu'il n'était pas plus satisfait de ce sort, que d'être resté le cambrioleur toujours aux aguets d'autrefois ?

Demandez-lui, vous verrez bien.

Cet ouvrage est le 569^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.